

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination continue.  |                                     |   |

LE

# Nouvelles Canaries

Vol. XVIII Cap Rouge, Q., Octobre, 1888 No. 4.

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

## UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

### VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

#### DEUXIÈME PARTIE.

*(Continué de la page 48).*

Il n'y avait encore que quelques personnes dans les rues, et nous sommes tout étonnés de ne trouver partout que des pavés en cailloux ronds plus ou moins cachés par l'herbe qui croît dans leurs interstices, et nulle part traces de sillages de roues. C'est que, comme on nous l'a fait connaître plus tard, l'usage des voitures est presque inconnu ici, tous les trajets se font à pied, à cheval, ou en chaloupe pour se rendre d'une partie de l'île à l'autre.

Conduits par un gamin noir, nous allons frapper au presbytère qui est une bâtisse différente de l'évêché. Nous sommes reçus par le R. P. Pichaud et le R. P. Couturier, tous deux Pères du Saint-Esprit, et le dernier administrateur du diocèse en l'absence de l'évêque, Mgr Naughton qui est en Europe. On nous fait l'accueil le plus cordial, et nous nous rendons incontinent à l'église pour y célébrer.

La cathédrale est vaste, bien convenable sans être très riche, et bien entretenue.

Après le déjeuner, voici que le P. Couturier fait des instances auprès de moi pour le remplacer dans la chaire. Ce serait, disait-il, un service à lui rendre d'autant plus grand, qu'ayant tout dernièrement fait une chute de cheval, il s'était blessé à la jambe et avait pris un peu de fièvre. Malgré la fatigue et mon manque de préparation—vu surtout que je ne connaissais nullement la population du lieu—il ne me fut pas possible de refuser.

Comme c'était le dimanche de *Quasimodo*, je leur parlai un peu de la paix, que tout le monde cherche et que bien peu savent aller prendre là où elle se trouve, puis je les entretins du Canada. "Le spectacle que vous m'offrez en ce moment, mes chers frères, leur ai-je dit, m'émeut vivement. A plus de douze cents lieues de mon pays, au milieu d'une population toute différente de couleur, d'usages et de coutumes, je retrouve ici des frères ! Oui ! sans nous connaître, nous nous aimions déjà, parce que nous servions le même maître, nous donnions notre affection au même père, et j'ajouterai encore que nous dépendons du même gouvernement. Sujets anglais comme vous, nous parlons le français comme vous, avons à peu près les mêmes lois, jouissons des mêmes libertés qui nous sont garanties par la même protection."

La vaste nef était entièrement remplie, et ce ne fut pas peu étrange pour moi de ne voir, dans une aussi grande réunion, que quelques faces blanches par-ci par-là ; depuis le bedeau et les servants jusqu'aux marguilliers et aux chantres, tout était noir. Et j'ajouterai qu'on m'accorda l'attention la plus soutenue, malgré la chaleur suffocante qu'il faisait alors et la simplicité de mon langage, sans art et sans préparation.

Ici comme à Antigue, le presbytère est entouré d'un jardin, ou plutôt est érigé au milieu d'un jardin. Il va sans dire que je ne tardai pas à en examiner tous les recoins. Je me glorifiais,

à part moi, des nouvelles connaissances que j'avais déjà faites en fait de plantes ; ici je retrouvais un chou-palmiste, là un cocotier, plus loin un arbre-du-voyageur, partout des crotons au feuillage varié à l'infini, etc. Mais je rencontre aussi des pièces qui mettent ma science à bout, un cyprès, le premier que j'aie vu dans ces îles, une fougère en arbre, un papayer, etc. La fougère en arbre était encore jeune, elle mesurait guère plus de trois pieds de haut, mais étalait des feuilles de 4 à 5 pieds de longueur. Le papayer, *carica*, est un petit arbre de 15 à 20 pieds, à tronc nu, presque fongueux, ne portant des feuilles qu'à son sommet, à la manière des palmiers, et en en affectant aussi grandement le port, bien qu'il s'en écarte botaniquement très considérablement, puisqu'il appartient à la famille des Cucurbitacées. Ses feuilles et son écorce laissent couler un suc laiteux lorsqu'on les entame. Ses fruits, de la grosseur de moyens melons, pyriformes, sont tous groupés au sommet. On les prépare au vinaigre lorsqu'ils sont jeunes, et on les confit au sucre lorsqu'ils sont mûrs.

Originaires des îles Molluques, le Papayer s'est naturalisé au Brésil ; on le rencontre très souvent dans les jardins dans presque toutes les Antilles, étant cultivé tant pour ses fruits que comme ornement par son port qui peut le faire confondre avec les palmiers. Fig. 4.

Les fruits du papayer portent le nom de papayes.

En passant dans le jardin, je remarque une allée couverte par une plante grimpante qui laisse pendre au dessous du treillis de gros fruits semblables à des melons. En examinant la fleur de la plante—car pour celle-ci de même que pour la plupart des autres de ces climats, nous voyons souvent simultanément sur la même plante, fleurs plus ou moins développées, et fruits plus ou moins mûrs—je reconnais une passiflore ou fleur de la passion. La fleur porte les mêmes couleurs et montre la même forme que celles que l'on rencontre parfois dans les appartements chez nos amateurs, et que j'ai moi-même cultivée avec succès durant plusieurs années ; mais ces fleurs

sont de plus grandes dimensions, et les tiges qui les portent sont aussi beaucoup plus fortes. Demi-ligneuses au pied, elles



Fig. 4.

sont tout à fait herbacées dans leur partie supérieure. Je n'avais jamais obtenu de fruits de mes cultures, et j'étais anxieux de connaître l'intérieur de ceux que je voyais ainsi pendre sur ma tête, dont les plus gros n'avaient pas moins de 8 à 9 pouces de longueur, sur un diamètre de cinq à six.

—Avez-vous jamais mangé des *barbadines*, nous dit l'aimable Père Couturier au dîner ?

—Non, certainement, car nous ne connaissons pas même la chose.

—Et bien, c'est un fruit du pays, et nous allons vous le faire goûter.

Sur son ordre, je vois la servante noire qui apporte deux de ces *citrouilles* que je venais d'examiner pendantes au treillis ; elles les ouvre, et fait couler dans un bol tout le contenu de l'intérieur ; c'est un liquide épais, dans lequel les graines fort petites et peu consistantes paraissent flotter. Elle verse un verre de vin de Madère dans le contenu, et y ajoute un morceau de glace. On nous en présente à chacun un verre avec une petite cuiller ; goûtez, nous dit le P. Couturier, et dites-nous ce que vous pensez des *barbadines* ?

Nous goûtons et nous sommes d'accord à déclarer que c'est le fruit le plus délicieux que nous ayons encore savouré.

On nous présente aussi une espèce de cerise, la seule de ces contrées, que nous trouvons bien inférieure à celles que nous cultivons dans nos jardins. Elle est à trois noyaux, a la chair plus ferme que les nôtres et possède une saveur qui ne plait d'ordinaire qu'à ceux qui y sont habitués.

Je remarque un joli carré de fraises dans le jardin, d'une belle venue ; on nous dit qu'il n'y avait que deux ans qu'on les avait importées, et qu'elles avaient donné une excellente récolte. C'était, je pense, la première plante de nos climats que je rencontrais dans cette région ; mais je n'ai pas de doute qu'on pourrait réussir avec un grand nombre d'autres si on en tentait l'essai.

Dans ces climats fortunés, où la nature est toujours prête à produire, on croit devoir se contenter de ce qu'on rencontre pour se procurer de nouvelles jouissances ou de nouvelles ressources. Les bons religieux qui desservent la plus grande partie de l'île nous assurèrent que c'est tellement le cas, que dans un grand nombre de paroisses, on laisse les terres sans culture, permettant aux mauvaises herbes et aux broussailles de s'établir à la place des cultures qu'on entretenait auparavant. L'africain paresseux, insouciant, à peu près indifférent pour le confort de la vie, préfère sa paresse au travail qu'exigerait la culture pour avoir la vie plus abondante. Quelques bâtons fichés en terre avec des feuilles de palmier lui font une demeure, une guenille quelconque lui tient lieu de chemise et de pantalon, et pour la vie, les bois lui offrent des dattes, des mangos, les fruits de l'arbre à pain, et pour peu qu'il remue le sol, des ignames, entre autres la coussecouche et la patate sucrée en abondance ; il ne désire rien de plus. Ajoutons que les eaux des rivages sont épaisses de poissons d'une grande variété, sans compter les tortues, les huitres et autres mollusques que lui offrent les grèves.

Comme les bas prix du sucre depuis quelques années avaient forcé les cultivateurs de canne à diminuer les prix de leurs travailleurs, la plupart préférèrent cette vie aisée aux dépens de la nature, plutôt que de travailler pour l'avoir plus substantielle et plus agréable.

Mais la Dominique offre encore une ressource pour la vie qui ne se trouve pas, je pense, dans les îles sœurs qui les avoisinent, dans un reptile que les bois, surtout dans les endroits humides, fournissent en quantité. On le désigne ici, sans cérémonie, pas le nom de *crapaud*, mais ce n'est pas un crapaud, c'est une véritable grenouille. On en consomme une très grande quantité. Sa chair tendre, délicate, est, dit-on, d'une saveur fort agréable, et convient surtout aux estomacs faibles.

Fait bien digne de remarque, la Dominique ne possède

aucun animal venimeux. Elle n'a que deux ou trois serpents, et ils sont tout-à-fait innocents ; tandis que la Martinique, Ste-Lucie, etc., régorgent de serpents redoutables. On dit même qu'on a essayé—je ne saurais dire dans quel but—d'acclimater ici des serpents venimeux de Ste-Lucie, et ils ont disparu en fort peu de temps, ils n'ont pu s'y multiplier.

Les vêpres ne se chantant qu'à 6h. 30, nous visitons dans l'après midi l'évêché, construction en bois non extraordinaire, mais bien convenable, le couvent tenu par des sœurs de St-Joseph de Cluny, 10 à 12, dont une mulâtresse.

J'ai toujours peur, en passant près des cocotiers, de voir quelques uns de ces énormes fruits me tomber sur la tête. Mais celui qui les a élevés ainsi de terre a bien fait toute chose, il les a attachés si solidement à leur pédoncule, que les vents les plus forts sont insuffisants pour les en séparer.

Jusqu'ici, malgré mes recherches, je n'avais encore rencontré que des mollusques marins, je tenais surtout à en capturer de terrestres, mais à St-Kitts, à Antigue, pas la moindre trace. Pour la première fois, j'en trouve ici, au pied des cocotiers, sur les murs du jardin, les poteaux, etc. Mais c'est partout la même espèce, quoique variée dans sa coloration ; c'est, si je ne me trompe, le *Bulinulus marielinus*, Poey ; j'en prends au moins une douzaine de spécimens. Les uns sont blanchâtres ou d'un jaune corne uniforme, presque pellucides, les autres avec lignes spirales roussâtres sur un fond blanchâtre, presque tous ont la partie supérieure de la spire plus ou moins noirâtre ; longueur .70 pouce, l'ouverture moins de la moitié de la longueur totale ; la lèvre est très mince, simple, la columelle aussi simple et subperforée.

Le P. Pichaud ayant une visite à faire à l'hôpital situé sur un morne en arrière de la ville, nous invite, à l'accompagner, ce que j'accepte avec empressement ; M. Huart y acquiesce aussi, mais comme il n'est jamais monté à cheval, il redoute un peu son habileté de cavalier, surtout dans un chemin inégal comme

celui qu'il nous faut parcourir. Comme l'une des bêtes était sujette à butter, quoique d'allure fort paisible, on me la donne pour ne pas trop exposer M. Huart, et il se trouve, lui, en avoir une beaucoup plus alerte, non pas disposée à s'emporter, mais n'aimant pas trop à être contrôlée, voulant parfois imposer sa volonté dans le choix des sentiers à suivre.

Nous voici partis ; détour à droite, détour à gauche, ascension ci, descente là, nous n'avons pas 300 pieds de route unie, avant de prendre une montée continue et assez raide qui nous mène à l'hôpital même. Nous cotoyons le bord très escarpé d'une rivière qui coule à une grande profondeur plus bas, pour aller se jeter dans la mer tout auprès. A notre droite c'est cet escarpement profond contre lequel nous ne sommes protégés que par une ligne de bambous plus ou moins rachitiques ou complètement morts, et à notre gauche, l'autre escarpement qui s'élève au dessus de nos têtes, car la route a été tranchée dans la pente même de la montagne en suivant l'escarpement qui borde la rivière.

M. Huart ne peut dissimuler la frayeur qui l'obsède, à droite il voit le précipice dont la seule vue lui donne le vertige, et devant lui des montées dans lesquelles il croit à tout instant que sa bête va se débarrasser de son craintif cavalier. Enfin nous parvenons à la porte de l'hôpital, et l'intrépide cavalier pousse un soupir de satisfaction, quitte à reprendre ses craintes au moment de la descente.

Le point de vue est ici magnifique ; rivière à droite, rivière à gauche, de sorte que c'est sur le flanc d'un véritable dos d'âne qu'est tracée la route que nous avons suivi. La ville qui se baigne dans la mer, paraît occuper le milieu de la base du triangle.

Le pharmacien directeur de l'hôpital est un noir policé, qui a étudié en Angleterre et parle aussi le français. Il nous accueille fort poliment, et nous fait servir des rafraichissements par sa digne moitié que ses marmots tiennent par la robe.

Nous allons en sa compagnie examiner ses cultures, courges, patates sucrées, coussecouches, etc. ; puis, faisons la connaissance de plantes croissant spontanément le long du chemin, citrons incultes, à fruits ronds, verts, couverts d'une écorce très mince, à saveur très aigre et non désagréable ; manguiers à fruits encore verts, et arbrisseaux épineux, que par leurs gousses nous reconnaissons appartenir à la famille des Légumineuses, produisant ces petites graines dures, luisantes, rouges avec une tache noire au bout, que les dames savent utiliser dans divers ouvrages de fantaisie. C'est l'*Erythrina corallodendron*, Linné. Comme le temps de la maturité de ces graines était passée, on en voyait en grand nombre dans leurs gousses ouvertes et plus ou moins contournées, cependant il fallait user de précautions pour les cueillir, parce que les rameaux et même les feuilles étaient plus ou moins épineux.

Revenus à l'hôpital, le pharmacien nous montra quelques coquilles tirées de la mer dans le voisinage et nous les offrit très volontiers. C'étaient toutes pièces fort communes, nous ne primes que quelques porcelaines fort jolies et bien conservées, *Cypræa exantema*.

Nous procédâmes ensuite à la visite des malheureux gisant à l'hôpital.

Cet hôpital, tenu par des laïques, aux frais du gouvernement, n'est pas pour tous les malades indistinctement, mais seulement pour ceux pris d'une espèce de lèpre qu'on désigne sous le nom de pian. C'est une espèce de dartre qui s'attaque à la figure, au cou, aux pieds, aux mains, rongant ces parties en s'étendant. Plusieurs enfants de 3 à 15 ans, en étaient atteints à la figure. Ils ne paraissaient pas trop souffrir. Le pian paraît restreint aux seules personnes colorées. Les patients, au nombre de 42, nous ont paru convenablement tenus.

Il y avait ci-devant une chapelle ici, mais renversée par un cyclone, on attend des fonds pour la reconstruire.

Enfin il fallut songer à prendre la route du retour et forcer

M. Huart à subir de nouvelles transes ; il les appréhendait d'autant plus qu'il n'ignorait pas que les descentes à cheval sont plus dangereuses que les montées. Mais sa bête se montra fort docile dans toute la descente, et n'imposa ses volontés à l'intrépide et habile cavalier que rendue dans la ville où elle voulut, contre tout gré, faire elle-même le choix de la rue à suivre.

Les bambous qui servaient de haie pour protéger la route, ne nous donnèrent, sur cette crête aride, qu'une bien pauvre idée de la puissance de cette graminée lorsqu'elle est en lieu convenable ; ce n'était partout que pousses chétives et misérables, mutilées, déracinées ou complètement mortes.

Il ne me fut pas peu agréable de reconnaître en passant quelques unes de mes cultures en pots, que je trouvais croissant spontanément dans les taillis ; entre autres l'*Amaryllis* de la reine, *Amaryllis reginæ*, Lin. mais à fleurs plus grandes, plus brillantes que celles que j'avais jamais obtenues, une *Tigridie* qu'on appelle ici faussement *water lily*, bien qu'elle croisse sur les montagnes, etc.

Comme nous entrions dans la ville, je ne vis pas sans satisfaction une agave prête à fleurir, sur le bord de la route ; sa rampe ne mesurait pas moins de 12 à 15 pieds, elle offrait un port tout à fait remarquable.

Enfin, peu après six heures, nous descendions dans la cour du presbytère, délivrant M. Huart de toutes ses craintes, et nous amusant beaucoup du détail qu'il nous en faisait. Il jurait ses grands dieux qu'on ne le prendrait plus à de semblables excursions, tant il s'était cru à tout instant, à deux doigts de sa perte en roulant sur le sol.

Comme on tenait à nous faire faire la connaissance de toutes les nouveautés du pays, on avait projeté de nous régaler du fameux crapaud qu'on met en gibelotte ici, et dont on vante fort le fumet et la saveur. Mais malheureusement, nous dit-on, —heureusement me disait M. Huart—on n'avait pu s'en procu-

rer dans le moment. On se contenta de nous en exhiber un spécimen empaillé. Je me plais à reconnaître que ce n'est pas une bête très désagréable, et tel que posé, il paraissait faire son m'sieur de crapaud. La gueule fendue jusqu'aux oreilles, s'il en avait eu, on aurait dit qu'il allait s'éclater de rire. Il avait les cuisses renflées comme un bourgeois de son espèce, et paraissait étaler avec complaisance les larges bandes brunes qui rayaient en travers le fond vert-jaunâtre de ses pantalons. Il avait donné, je pense, toutes ses pustules ornementales à sa femme, car il ne lui en restait presque plus. Bref, c'était un gros monsieur de crapaud, le président, je pense, de la république crapaudine.

Inutile de faire remarquer, comme je l'ai dit plus haut, que ce prétendu crapaud n'est rien autre chose qu'une grenouille. C'est le *Cystignathus ocellatus*, Wagler, *Rana gigas*, Spix, qui se rencontre aussi au Brésil.

A 7 heures, nous nous rendons à la cathédrale pour les vêpres et le salut. L'assistance est encore fort nombreuse. Il y a instruction avant le salut, et on y récite le chapelet et les litanies de la Ste Vierge en français, auxquels l'assistance répond.

En passant dans le jardin en revenant, comme il faisait déjà noir, je remarque le chant d'un grillon, ou autre insecte, tout nouveau pour moi ; je tâche en vain d'en saisir, on fuit à mon approche ou l'on cesse la chanson qui pourrait faire découvrir la retraite.

*Lundi, 9 avril.*—Il m'est arrivé un petit accident la nuit dernière qui m'a fait craindre quelque peu de devenir plus grave.

Comme les fenêtres ici sont sans vitres, n'étant fermées que par des persiennes, voilà qu'au milieu de la nuit, j'entends craquer la porte de ma chambre qui donne sur le corridor ; je comprends de suite que c'était le vent qui la faisait ainsi chanter. pensant qu'elle allait bientôt se taire, je décide de ne m'en plus occuper et je demeure tranquille dans mon vaste lit, tout entouré

de mousseline pour nous mettre à l'abri des cousins. Mais ma porte se montre de plus en plus insolente, et malgré ma disposition au sommeil, amenée par les exercices de la journée et auquel m'invite aussi le confort de ma couche, impossible de pouvoir en jouir de nouveau avec cette chanson. Force m'est donc de me lever pour aller imposer silence à l'impertinente. Mais elle est renflée et ne veut pas rentrer dans son cadre. J'approche alors une chaise pour la retenir en place, et me rends à la fenêtre pour clore plus exactement les persiennes. L'obscurité est profonde, je me dirige vers mon lit en traversant la chambre. Mais voici que je sens quelque chose de croustillant sous mon pied, pensant que ce pouvait être un scorpion, je m'élançai d'un bond vers mon lit ; mais je rencontre avant d'y arriver un prie-dieu qui était auprès, et me heurte si violemment les orteils du pied gauche sur l'arête de l'angle de sa base, que je crus m'en avoir disloqué deux, tant le heurt avait été violent. Je me roule sur ma couche et porte aussitôt ma main à mes orteils pour m'assurer si je n'en avais pas laissé quelques unes à l'angle du prie-dieu. Elles sont toutes en place, mais les deux frappées me font horriblement mal.

N'eut-il pas mieux valu faire la rencontre d'un scorpion, que j'aurais tout simplement anéanti en mettant le pied dessus, que de m'imposer ainsi une blessure si douloureuse ? C'est ainsi que souvent nos faux calculs vont à l'encontre de la sagesse ; pour éviter un malheur possible, mais encore incertain, on se voue à une mésaventure disgracieuse et bien réelle.

Je pus à peine goûter du sommeil le reste de la nuit, tant la douleur lancinante que j'éprouvais aux orteils était intense. Le jour arrivé, je reconnus, de fait, que mes orteils étaient encore à leur place, mais qu'elles étaient enflées et fortement échauffées, si bien que j'eus quelque peine à mettre ma chaussure.

Mais qu'était devenu mon scorpion ? Il était encore en place au milieu de la chambre. Ce n'était rien autre chose qu'une petite plante herbacée que j'avais cueillie pour mon herbier, et

qui perdue là, à moitié desséchée, était devenue la cause de mon accident.

Les bons Pères nous font de pressantes instances pour nous engager à passer une quinzaine dans leur île, pour mieux en connaître l'histoire et les productions, mais notre programme étant fixé d'avance, nous ne pouvons nous en départir ; il nous faut, dès ce matin, retourner à notre bateau.

La Dominique fut aussi découverte par Colomb, le 3 novembre, en 1493 ; comme c'était un dimanche, il lui donna le nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

L'île qui mesure 27 milles en longueur sur une largeur de 13, est située par le 14<sup>e</sup> degré de latitude nord. Elle est partagée du nord au sud par une chaîne de montagnes dont le point le plus élevé, le mont Diablotin, mesure 4,747 pieds. Sa population est d'environ 27,000 habitants.

Colonisée par les français, elle ne passa aux anglais qu'en 1763. Plus que toutes ses sœurs plus au nord, elle offre au voyageur le spectacle des riches productions tropicales, palmiers, bignonias, fougères en arbre, épiphytes, lianes, etc., etc. Ses principales productions sont le café, le sucre, le cacao, le coton, les ananas, etc.

A quelques heures de marche seulement de Roseau, on trouve à la hauteur de 2,300 pieds au-dessus du niveau de la mer, un lac entouré de toute la luxuriance de végétation propre aux climats tropicaux, lianes monstrueuses, arbres gigantesques, plantes aériennes aussi variées dans leur nombre qu'extraordinaires dans leur développement, la forme et la richesse de leurs fleurs ; tous les arbres en sont couverts et leur ensemble offre souvent des abris où les rayons du soleil ont peine à pénétrer. Un peu plus loin, se voit une cataracte de pas moins de 200 pieds de chute.

Mais la grande merveille de l'île est le lac d'eau bouillante, qui n'avait été visité jusqu'en 1880, que par un nombre assez restreint de curieux. Mais à cette date, il arriva que la chau-

dière volcanique qui tenait l'eau en constante ébullition s'éteignit et se dessécha tout à coup, si bien que les visiteurs qui se rendirent alors pour l'observer de nouveau, ne trouvèrent plus qu'un cratère à sec, et un torrent sans eau creusé dans le roc par où l'eau chaude se rendait à la mer en se refroidissant.

La Dominique est la seule des Iles-du-vent qui ait conservé des restes des aborigènes de ces îles, les Caraïbes. Pour ces indigènes, comme pour ceux de nos régions boréales, la civilisation semble avoir soufflé dans leur atmosphère un air délétère. Encore quelques années, et leur existence ne sera plus qu'un souvenir.

Les caraïbes de la Dominique, sous la surveillance de leurs pasteurs, se sont gardés purs de tout mélange jusqu'à ces dernières années. Ils ont même conservé, en grande partie, leurs coutumes, leur gouvernement, leur manière de vivre. De mœurs douces et paisibles, les fruits, quelques petites cultures, la pêche et la chasse suffisaient à leur subsistance. Leurs traits ne sont pas désagréables, et ne présentent pas d'écarts bien marqués de conformation, comme ceux des africains. Ils habitent la côte est de l'île et ne comptent guère plus de 200 âmes aujourd'hui.

Vers les 9 heures, nous prenons congé du bon Père Couturier pour nous rendre à notre bateau. Le P. Pichaud avec le P. Molloy, de l'évêché, poussent la bienveillance jusqu'à nous accompagner jusqu'au quai.

Nous arrivons juste à l'heure du départ, et cinq minutes après, nous sommes en mouvement.

J'ai oublié de mentionner plus haut que nous n'avions fait qu'un échange, en laissant M. Castéra à la Guadeloupe ; un M. Parrock avec sa femme étaient venus se joindre à nous à sa place, pour se rendre, eux aussi, à Trinidad. Ce M. Parrock qui est dentiste, est anglais, et sa femme, grêle, blême comme toutes les créoles des îles, est une française de Trinidad. Le mari qui parle bien le français, est brun, de bonne taille, et le

cou court avec un abdomen qui semble parfois l'incommoder. La femme est svelte, très gaie, sans prétentions et fort aimable.

— Je suis entrée à la cathédrale hier, au moment où vous montiez en chaire, me dit-elle en arrivant.

— Je suis édifié, madame, de votre ponctualité à vos devoirs religieux.

— Le temps de débarquer, de refaire un peu ma toilette à l'hôtel, ne m'a pas permis de me rendre plus tôt à l'église ; mais j'ai l'espoir que le bon Dieu m'a tenu compte de ma bonne volonté, et d'un autre côté, j'ai trouvé compensation d'une autre façon, dans votre si intéressante instruction.

— Vous êtes bien indulgente, madame, et je suis charmé de me trouver en société de personnes pour qui la piété n'est plus chose nouvelle.

— Oh ! M. l'abbé, ma piété n'est pas à servir de modèle, mais je m'efforce de me tenir au moins, dans toute circonstance, dans les limites du devoir.

Puis elle me dit que née et mariée à Trinidad, ils habitaient la Guadeloupe depuis neuf ans. N'ayant pas d'enfants, son mari était décidé à repasser en Angleterre, et qu'il la conduisait dans sa famille avant de partir pour l'Europe, car il était probable qu'elle irait, elle aussi, rejoindre son mari dans quelques mois en Angleterre.

C'était la première fois que j'avais l'occasion de m'entretenir avec une dame créole, et je ne pouvais me lasser d'admirer sa manière de parler. Elle parlait un français très pur, n'accentuant pas les A aussi fortement que nous le faisons d'ordinaire, s'exprimant correctement, mais avec un accent tout particulier, articulant bien chaque syllabe, c'était une espèce de chant, un son filant à la finale de chaque phrase. J'ai eu occasion de remarquer depuis que toutes les créoles avaient le même accent dans leur langage.

Je ne manquai pas de faire des comparaisons entre le français de ces insulaires et notre français du Canada. Après tout,

dis-je à M. Huart, nous sommes partis du même point, puisque nos pères ont émigré à peu près à la même époque, et ces insulaires nous sont supérieurs pour la correction du langage.— Remarquez, me dit-il, que nous ne nous sommes pas trouvés dans les mêmes conditions. Ici, aux îles, les émigrants ont été peu nombreux, et toujours de la classe riche et instruite ; ce n'était pas des colons qui venaient coloniser ces territoires, mais bien des bourgeois qui venaient exploiter le travail des esclaves pour se faire des revenus, pour faire fortune. Rien de surprenant alors si les descendants de ces petits seigneurs ont pu, avec leurs richesses, faire toujours donner à leurs enfants une bonne éducation qui leur a permis de conserver et même de perfectionner leur langage.

Je pense aussi que là réellement est la solution du problème.

Dès les 11 h., nous longeons les côtes de la Martinique, située au sud de la Dominique par le 14e degré de latitude nord. Comme toutes ses sœurs, elles portent des marques évidentes des érosions que les vagues de la pleine mer poussées par les vents, ont pratiquées sur sa côte de l'est. Plusieurs petits rochers isolés, baignés par les eaux, se montrent même vers son extrémité.

Nous suivons la côte d'assez près pour pouvoir admirer les beaux champs plantés de canne à sucre, au dessus desquels se balancent par-ci par-là de superbes palmiers, et les sites pittoresques des résidences des propriétaires avec leurs groupes de constructions, simulant, moins les tours crenelées et les murs d'enclos, ces châteaux du moyen âge que nous retrouvons encore en tant d'endroits en France.

A 11.30 h. nous sommes en face de St-Pierre, ville principale de la Martinique.

Comme l'île était infestée de la variole depuis plus de huit mois, aucun vaisseau ne pouvait en aborder sans être astreint